3 1761 08001843 5

Aderer, Adolphe
1807 [i.e. Mille huit cents sept] comédie en un acte

PQ
2601
D332M5
1904

ADOLPHE ADERER & ARMAND EPHRAIM

1807

COMÉDIE EN UN ACTE

TROISIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE THÉATRALE
30, RUE DE GRAMMONT, 30

1904

us droits de traduction, de reproduction et de représentation réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

d according to act of Congress, in the year 1904, by L. Michaud, in the office of the Librarian of Congress, at Washington. All Rights reserved.

1807

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase, le 12 octobre 1898.

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés dans tous les pays, y compris la Suède et la Norwège.
Entered according to act of Congress, in the year 1898 by Madame Michaud in the office of the Librarian of Congress at Washington.

OUVRAGES DES MÊMES AUTEURS

La Première du Misanthrope (Odéon).
L'Agneau sans tache (Odéon-Cluny).

De M. Adolphe ADERER.

Egmont, pièce en trois actes, d'après Gœthe (Odéon).
Isora, drame en quatre actes (Odéon).
Un Bon Ami, comédie en un acte (Vaudeville).
L'Un pour l'autre, comédie en un acte (Gymnase).
L'Etoile, ballet en deux actes, en collaboration avec M. de Roddaz, musique de M. Wormser (Opéra).

De M. Armand EPHRAIM.

Le Canard sauvage, traduit de Ibsen, en collaboration avec M. Lindenlaub.
Le Pain d'autrui, traduit de Tourguenieff, en collaboration avec M. Schütz.
L'Incendie de Rome, drame en collaboration avec M. La Rodo.
La Corde cassée, comédie en un acte.

ADOLPHE ADERER & ARMAND EPHRAIM

1807

COMÉDIE EN UN ACTE

PARIS
LIBRAIRIE THÉATRALE
30, RUE DE GRAMMONT, 30

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

LIBRARY
JAN 29 1974
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
2601
D332M5
1904

A NOS INTERPRÈTES

ADOLPHE ADERER. — ARMAND EPHRAÏM.

PERSONNAGES

	GYMNASE — 12 oct. 1898.	VAUDEVILLE — 18 déc. 1901.
LE COLONEL MONTCORNET.	MM. Maury.	MM. Maury.
HUGUES DE PLESSIS-FRONSAC.	Gauthier.	R. Monteaux.
LÉONIDAS.	Peutat.	Lainé.
ANTOINE	Lebas.	Coquillon.
MADAME DE MÉLUSAY. . . .	Mmes Crozet.	Mmes Cécile Caron.
CHARLOTTE DE FRONSAC. .	Archaimbaud.	Suzanne Avril.
JULIE	Muraour.	Herval.

THÉATRE-FRANÇAIS
le 7 avril 1903.

LE COLONEL MONTCORNET.	MM. Mayer.
HUGUES DE PLESSIS-FRONSAC.	Dehelly.
LÉONIDAS.	Croué.
ANTOINE.	Laty.
MADAME DE MÉLUSAY.	Mmes Du Minil.
CHARLOTTE DE FRONSAC	De Fava.
JULIE.	Faylis.

Pour la mise en scène, s'adresser à M. Peutat, au Théâtre du Gymnase.

1807

A Saint-Cloud. — Premiers jours de septembre 1807. — Dans une maison de campagne, au bord de la Seine. Salon Empire : au fond, une porte vitrée, ouvrant sur une large terrasse, d'où l'on a vue sur les berges du fleuve. De chaque côté de la porte, deux grandes fenêtres vitrées. Une psyché, auprès de laquelle est une petite table à coiffer. Au mur, un grand portrait de Napoléon et aussi, un portrait du maître de la maison, en uniforme de chambellan. Autour de la cheminée, des miniatures représentant la maîtresse de la maison, et sa famille... A gauche, un petit bureau Empire.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE MÉLUSAY, au bureau, écrivant. CHARLOTTE DE FRONSAC, devant la table à coiffer, la psyché la faisant voir de profil, JULIE, la femme de chambre coiffant Charlotte.

MADAME DE MÉLUSAY, elle écrit à son bureau.

Voilà... Ma lettre est finie!... (A Charlotte.)... Dois-je

ajouter quelques mots de votre part, ma jolie cousine, pour le chambellan de Sa Majesté !

CHARLOTTE, se retournant.

Certainement, ma chère cousine. Dites au vicomte de Mélusay qu'il me tarde de le revoir, et que je ne me console de son absence qu'en causant souvent de lui avec sa chère femme...

MADAME DE MÉLUSAY, écrivant.

Ce pauvre ami !.. il aimerait mieux sûrement, se trouver avec nous dans sa petite maison de Saint-Cloud qu'au théâtre de Milan, où il écoute, par ordre, des chanteuses qu'on a recommandées à l'Empereur, pour son Opéra !..

CHARLOTTE, souriant.

Il y a aussi, assure-t-on, de jolies danseuses... à Milan !...

MADAME DE MÉLUSAY, souriant.

Sachez, madame, que monsieur de Mélusay est un homme chaste et un mari fidèle!

CHARLOTTE.

J'en suis sûre. Mais c'est bien le premier intendant des menus plaisirs, qui soit ainsi...

MADAME DE MÉLUSAY, riant.

Intendant des menus !... que voilà une parole qui sent sa jolie émigrée! A la Cour de Saint-Cloud, madame, chez Sa Majesté Napoléon I^er^, nous disons : Surintendant des Beaux-Arts... ainsi que je l'écris sur cette lettre.

Elle cachète la lettre.

CHARLOTTE.

« Jamais surintendant ne connut de cruelles. »

MADAME DE MÉLUSAY, se lève et va à Charlotte.

Charlotte! Charlotte! Vous voulez me rendre jalouse de mon mari... Vous n'y parviendrez pas ..

CHARLOTTE, se retournant.

Je voulais vous amener à hâter le retour de monsieur de Mélusay : car, pour les négociations qui sont engagées à mon sujet avec la Cour de Saint-Cloud, l'influence de votre mari serait précieuse.

MADAME DE MÉLUSAY.

La mienne est-elle donc négligeable?..

CHARLOTTE.

Oh! ma cousine... Pardonnez-moi... Dans la situation où je suis, on fait flèche de tout bois...

MADAME DE MÉLUSAY, riant.

Ce n'est pas gentil pour mon mari ce que vous dites là, Charlotte...

CHARLOTTE.

Je ne voulais pas dire...

MADAME DE MÉLUSAY

Je le pense bien. Je suis insoupçonnable, comme la femme de César!...

CHARLOTTE.

Hum!.. la femme de César?...

MADAME DE MÉLUSAY

Chut!... Eh! bien, que dites-vous des talents de Julie?...

CHARLOTTE.

Julie a des doigts de fée...

JULIE.

Avec une aussi jolie tête que celle de madame de

Fronsac, et des cheveux aussi souples, la coiffure est facile.

MADAME DE MÉLUSAY, à Julie.

Ma fille, reportez tout cela dans mon cabinet de toilette. (A Charlotte.) Il ne faut pas laisser voir aux hommes le laboratoire de notre beauté.

CHARLOTTE, un peu piquée.

Laboratoire!.. Dites, tout de suite, que Julie vient de préparer pour le colonel Montcornet une médecine difficile à avaler.

MADAME DE MÉLUSAY.

Allons ! coquette ! Vous savez bien que vous êtes la plus adorable des femmes et que, lorsqu'elles vous verront paraître aux Tuileries ou à Saint-Cloud, toutes les Dames de la Cour Impériale pâliront d'envie... (Julie sort.) C'est vraiment dommage qu'un aussi friand morceau soit croqué par un soudard sans vergogne, qui n'en appréciera pas la saveur.

CHARLOTTE.

Hercule fut apprivoisé par Omphale : quand celle-ci lui jetait ses pantoufles à la tête, le héros les embrassait amoureusement.

MADAME DE MÉLUSAY.

Si vous m'offrez ce spectacle, j'avoue que, pour être renouvelé des Grecs, il ne sera pas désagréable... Ah! Charlotte, vous vous faites des illusions sur nos grands hommes de guerre ; vous regretterez peut-être ce pauvre Fronsac, mon cousin.

CHARLOTTE.

Je le regrette aussi. Je garderai toujours un reconnaissant souvenir à l'excellent homme qui m'épousa, quand mon père fut tué à l'armée de Condé et que

je restai seule, abandonnée, sans ressources, à Mittau.

MADAME DE MÉLUSAY.

Pauvre Fronsac! Il était si spirituel,... à la fois si galant et si respectueux.

CHARLOTTE.

Il avait soixante-dix ans.

MADAME DE MÉLUSAY.

Vous le trouviez peut-être trop respectueux ?..

CHARLOTTE.

Méchante!..

MADAME DE MÉLUSAY.

Le colonel Montcornet le sera moins.

CHARLOTTE.

Pourquoi médire de lui à l'avance? Nous allons le voir et nous jugerons quel homme est ce terrible époux que me destine Bonaparte... je veux dire l'Empereur.

MADAME DE MÉLUSAY.

Je souhaite de tout mon cœur que cette union si désirable se réalise, mais, en vérité, j'admire votre courage. Lorsque vous m'avez demandé d'intervenir auprès de l'Empereur, pour qu'il vous accordât de rentrer en possession de vos biens patrimoniaux, j'avais pensé que la faveur dont nous jouissons à la Cour Impériale, mon mari et moi, vous vaudrait une réintégration immédiate et sans conditions. J'espérai que Napoléon me dirait simplement : « Que votre cousine reprenne possession de tout ce qui lui appartient, et qu'elle soit l'ornement de ma Cour ! » François Ier, Henri IV, Louis XIV auraient parlé de la

sorte. Napoléon a été inflexible. — Quand je lui ai parlé de votre désir, il m'a répondu : « Je consens à tout. Mais, pour bien sceller la réconciliation des Fronsac avec la nouvelle dynastie, je désire que votre cousine épouse un des officiers de ma garde. » Il désire, c'est-à-dire qu'il ordonne. « Et, a-t-il ajouté, ce n'est pas le premier venu que je vous offre : c'est Montcornet, le colonel de mes chasseurs à cheval, qui s'est couvert de gloire sur les champs de bataille de l'Europe. Le jour du mariage, le colonel sera nommé comte de l'Empire. Un comte de l'Empire vaut bien une marquise de la monarchie. » J'ai dû m'incliner devant la volonté d'un maître qui croit qu'on peut placer le cœur d'une femme, comme on placerait un factionnaire.

CHARLOTTE, réfléchissant.

Marquise de Fronsac... Comtesse Montcornet... Vous ne le connaissez pas, ma cousine, le colonel Montcornet ?

MADAME DE MÉLUSAY.

Je l'ai aperçu de loin, une ou deux fois, aux revues des Tuileries. C'est un homme superbe. A la tête de son régiment, il a belle prestance. Mais quand il n'a plus son bonnet à poil, je ne sais pas ce qu'il vaut. Pauvre Charlotte !

CHARLOTTE.

Il vous est facile de me plaindre. La fortune vous a gâtée. Vous n'avez pas émigré. Vous avez à peine souffert sous la Terreur. Vous avez épousé un gentilhomme de bon aloi, à qui ses idées libérales ont permis d'accepter tous les régimes depuis quinze ans.

MADAME DE MÉLUSAY

Il faut subir ce qu'on ne peut empêcher.

CHARLOTTE.

C'est précisément ce que je pense aujourd'hui. Quand les souverains des plus anciennes monarchies de l'Europe s'humilient devant Napoléon, pourquoi resterais-je plus royaliste que tous les rois ? Je pense que la situation acceptée par ma cousine de Plessy-Fronsac, devenue madame de Méluzay, peut l'être aussi par moi. Le futur sera de noblesse bien nouvelle, soit : mais, c'est une noblesse d'épée, comme la nôtre. Ces gentilshommes de la baïonnette et du sabre ont inscrit leur nom sur les portes des capitales de l'Europe, comme nos pères avaient gravé le leur sur le tombeau de Jésus-Christ. Nous sommes fières, parce que nos aïeux furent aux croisades; nos petits-fils s'enorgueilliront parce que leurs grands-pères auront combattu sur le Rhin et sur l'Adige. Tout parchemin est bon, sur lequel il coula du sang.

MADAME DE MÉLUSAY.

Si l'empereur vous entendait, il serait dans le cas de répudier l'Impératrice pour vous épouser...

CHARLOTTE.

Je n'en demande pas tant.

MADAME DE MÉLUSAY.

J'admire avec quel enthousiasme vous acceptez les conditions qu'un maître impitoyable vous impose.

CHARLOTTE.

L'exil est une grande école de résignation. Et n'est-ce pas être exilée deux fois qu'être exilée de notre cher pays de France?... A moins que le futur comte Montcornet ne soit repoussant à faire peur, je suis décidée d'accepter ce mariage.

MADAME DE MÉLUSAY.

Il n'est pas repoussant; on l'appelle le beau Montcornet!... Comtesse Montcornet... Cela ne sonne pas trop mal, après tout!...

CHARLOTTE.

Mais oui, mais oui... Vous vous y habituerez... (Souriant.) et moi aussi...

SCÈNE II

LES MÊMES, ANTOINE.

ANTOINE, paraissant au perron, sans monter sur les marches.

Madame, un soldat demande à la grille si madame de Mélusay est visible.

CHARLOTTE, troublée.

Lui... déjà... suis-je en état de recevoir ?

Elle sonne Jul.e.

MADAME DE MÉLUSAY.

Un soldat ?... Ayez plus de respect, Antoine, pour un colonel.

ANTOINE.

Un colonel ?... Ce n'est pas un colonel... madame peut m'en croire. C'est un simple chasseur à cheval.

MADAME DE MÉLUSAY.

Y aurait-il contre-ordre ?... Faites entrer le chasseur, mon bon Antoine.

Antoine sort.

CHARLOTTE.

Le colonel ne veut plus de moi...

MADAME DE MÉLUSAY.

S'il ne est ainsi, nous demanderons à l'Empereur un général : il en est bien encore de disponibles.

CHARLOTTE.

Il sera plus vieux !...

MADAME DE MÉLUSAY.

A peine. Les généraux de Napoléon sont plus jeunes que leurs soldats : « Les généraux jeunes et les vieux soldats, cela fait les armées victorieuses, » dit l'Empereur.

SCÈNE III

LES MÊMES, ANTOINE, LÉONIDAS.

ANTOINE.

Parlez, mon brave, parlez !... (Faisant entrer Léonidas.) Madame de Mélusay ne vous mangera pas...

LÉONIDAS, murmurant.

Je serais un morceau trop dur pour d'aussi jolies dents !...

MADAME DE MÉLUSAY, qui a entendu.

Décidément, le soldat français est aussi galant que brave...

LÉONIDAS.

Dans la garde, madame, dans la garde !... La simple troupe n'a pas nos belles manières ! oh ! non !

MADAME DE MÉLUSAY.

Vous venez de la part du colonel Montcornet?

LÉONIDAS.

Madame le sait?... Madame a la double vue...

MADAME DE MÉLUSAY.

Non! mon ami! Je ne suis pas sorcière... Nous attendons la visite du colonel Montcornet ; comme, à sa place, nous voyons arriver un soldat de son régiment, nous en concluons que vous venez nous annoncer que votre colonel ne viendra pas...

CHARLOTTE.

Est-ce qu'il est malade?

LÉONIDAS.

Malade? mon colonel?... Quand on s'appelle le colonel Montcornet, on n'est jamais malade!...

MADAME DE MÉLUSAY, à Charlotte.

Puisse ce privilège s'étendre autour de lui... (A Léonidas.) Le service l'a retenu loin d'ici?

LÉONIDAS.

Loin d'ici!... En étendant un peu le bras, vous pourriez lui serrer la main!...

CHARLOTTE.

Il est tombé de cheval, peut-être?

LÉONIDAS.

Tombé de cheval, mon colonel! lui! le plus beau cavalier de Sa Majesté l'Empereur!...

MADAME DE MÉLUSAY.

Mais alors, pourquoi n'est-il pas ici?

LÉONIDAS.

Je vais vous dire... Mon colonel a pensé qu'il ne

pouvait arriver comme cela, de but en blanc, dans ce château, sans que les... rudement belles personnes qui l'habitent soient prévenues de son arrivée... Et alors, quand nous avons été en vue de la maison, devant l'hôtel de Marengo, qui est au coin du pont, il m'a dit : Léonidas!

MADAME DE MÉLUSAY.

Vous vous appelez Léonidas?

LÉONIDAS.

C'est un surnom! En réalité, je m'appelle Cloutier, comme mon père et ma mère, Eusèbe Cloutier. C'est le Petit Caporal qui m'a donné le surnom de Léonidas, à Arcole, parce que, pendant les trois jours de la bataille, je n'avais pas bougé de place. Il paraît qu'un ancien avait fait la même chose, autrefois. C'est donc la même chose, sauf que l'ancien Léonidas n'existe plus, tandis que le nouveau Léonidas, il n'est pas mort!... Donc, mon colonel m'a dit : « Léonidas!... tu vois cette maison? C'est là que nous sommes attendus!... Nous ne pouvons pas y entrer comme dans un moulin... Va demander à madame de Mélusay si elle veut nous faire l'honneur de nous recevoir... Je t'attends ici!... Reviens vite!... » Entre nous, le colonel s'est arrêté parce que nous avions récolté en route beaucoup de poussière, et qu'avant de se présenter devant d'aussi belles dames, il a tenu à se faire épousseter. Pendant que je parle, toute l'auberge de Marengo est en train d'épousseter mon colonel! Quand vous le verrez, il reluira comme un sou neuf...

CHARLOTTE.

Vous semblez l'aimer beaucoup, votre colonel?

LÉONIDAS.

Si je l'aime! Je me ferais hacher pour lui! Je lui ai sauvé la vie à Austerlitz : il m'a sauvé la mienne à Iéna.

CHARLOTTE.

Comment cela?

LÉONIDAS.

C'est bien simple... A Austerlitz — une belle bataille! Fichtre de Dieu, que les Russes se battent bien!... Après la Garde Impériale, il n'y a pas mieux que la Garde Russe, et je m'y connais! — A Austerlitz, donc, quand nous avons chargé les Préobar... les Préobra... je... ji...

CHARLOTTE, souriant.

Les Préobrajinski...

LÉONIDAS.

Je n'ai jamais pu le dire, ce nom-là... En arrivant sur le front de l'ennemi, le capitaine reçoit, en même temps, une balle dans la cuisse droite et une autre dans le bras gauche.

CHARLOTTE.

Mon Dieu!

LÉONIDAS.

S'il était tombé, il était nettoyé... Je le saisis dans mes bras, je le mets en travers de mon cheval et je l'emporte à l'ambulance... Je n'ai pas besoin de vous conter comment il m'a sauvé la vie...

CHARLOTTE.

Mais si! mais si!...

LÉONIDAS.

C'est à Iéna, comme j'ai eu l'honneur de vous le

dire... Un grand diable de uhlan m'avait passé sa lance dans l'épaule droite.

JULIE, retenant un cri d'effroi.

Seigneur Jésus!

LÉONIDAS, à Julie.

Vous êtes bien honnête, mademoiselle... Le uhlan allait m'achever quand mon commandant abattit d'un seul coup la lance et la main qui la tenait!... A partir de ce moment, le uhlan m'a laissé tranquille... C'est ce jour-là que mon commandant fut nommé colonel... pas seulement pour m'avoir sauvé la vie... bien entendu...

CHARLOTTE.

Mais vous, mon brave Léonidas, on ne vous a rien donné?...

LÉONIDAS, montrant sa croix.

Et ça, alors, ce n'est rien?...

MADAME DE MÉLUSAY.

Eh! bien! Léonidas, allez dire au colonel...

CHARLOTTE.

Pardon, un mot encore, mon brave.

LÉONIDAS.

Madame est bien bonne.

CHARLOTTE.

Couvert de gloire, comme vous l'étiez, vous avez dû ravager tous les cœurs?

LÉONIDAS.

Il y a de cela, madame, il y a de cela! Mais voyez-vous, pour un homme qui s'y connaît... (Il regarde Julie.) il n'y a encore que les Françaises.

JULIE, à part.

Voilà un homme de goût!

CHARLOTTE.

Et... le colonel... est-il de votre avis?

LÉONIDAS.

Certainement, madame, certainement! Et pourtant, il en a fait des conquêtes, lui!...

CHARLOTTE.

Ah!

LÉONIDAS.

Tenez, madame, à Varsovie, une princesse... je ne me souviens plus de son nom, cela finit en zska... Dieu! qu'elle était jolie, la mâtine! Eh! bien, elle a failli revenir avec nous...

CHARLOTTE.

Ah! Ah!

LÉONIDAS.

Mais le colonel vous racontera cela lui-même... Faut-il lui dire que vous l'attendez?

MADAME DE MÉLUSAY.

Allez vite! Léonidas! Allez vite!... Antoine, conduisez ce brave militaire!

Antoine et Léonidas sortent.

CHARLOTTE, à madame de Mélusay.

Vraiment ces Polonaises ont un aplomb!... Comprenez-vous cela?... le suivre à Paris!... Il y a des femmes qui n'ont aucune pudeur!...

SCÈNE IV

MADAME DE MÉLUSAY, CHARLOTTE, HUGUES DE PLESSIS-FRONSAC, JULIE.

HUGUES, entrant par la porte de gauche.

Bonjour, cousines.

MADAME DE MÉLUSAY.

Hugues... Quelle agréable surprise!

HUGUES.

L'Impératrice passe la journée à Paris. Elle n'a pas besoin de son lecteur. Aussitôt libre, j'ai traversé le parc à grands pas. Grâce à la petite clef que ma chère cousine m'a confiée, j'ai ouvert la porte du fond du jardin et me voici.

MADAME DE MÉLUSAY.

Vous n'êtes pas trop fatigué?

HUGUES.

Mais non.

MADAME DE MÉLUSAY.

Vous n'avez pas très bonne mine. L'Impératrice vous aura fait lire jusqu'à une heure avancée de la nuit.

HUGUES.

Jusqu'à une heure et demie...

MADAME DE MÉLUSAY.

Franchement, elle abuse de vous. Les lectrices sont là, pour un aussi dur métier.

HUGUES.

L'Impératrice trouve que, seul, je fais valoir la pensée des auteurs.

MADAME DE MÉLUSAY.

Je connais votre talent... Je voulais me le réserver.

CHARLOTTE.

Quel livre lisiez-vous?

HUGUES.

René.

CHARLOTTE.

On ne se lasse pas de ce beau livre, en effet.

HUGUES, à madame de Mélusay.

Avez-vous de bonnes nouvelles de mon cousin?

MADAME DE MÉLUSAY.

Dans la lettre que j'ai reçue ce matin, il m'écrit qu'il sera absent quelques jours encore. Il compte que, durant les loisirs que vous laissent vos fonctions, vous venez distraire mon isolement... Je lui ai répondu que je ne vous voyais pas encore assez souvent...

HUGUES.

Ma cousine Fronsac paraît préoccupée?...

MADAME DE MÉLUSAY.

Nous attendons notre fiancé, le beau colonel Montcornet.

HUGUES.

Ah! Il va venir?

MADAME DE MÉLUSAY.

Dans quelques minutes...

HUGUES.

Je le connais. C'est un homme qui a de grandes bottes, un grand sabre et un grand plumet!... En ont-ils des sabres, des plumets et des panaches à cette cour! Il n'y a pas moyen de leur faire comprendre que la petite épée serait beaucoup plus jolie. Ah! l'Impératrice et moi, nous souffrons beaucoup d'un pareil manque de goût... Vieille élégance française, qu'es-tu devenue?...

CHARLOTTE.

Elle a cédé le pas à la gloire!

HUGUES.

Cela m'amusera de vous appeler la colonelle,.. ma cousine la colonelle...

CHARLOTTE.

Et pourquoi pas, mon cousin le chambellan?...

MADADE DE MÉLUSAY, riant.

Ne poussez pas Charlotte, mon cher Hugues. Elle se ferait vivandière!...

CHARLOTTE.

Le costume est joli!

MADAME DE MÉLUSAY, regardant dans le jardin.

Attention!... Voici le beau colonel!...

SCÈNE V

LES MÊMES, LE COLONEL MONTCORNET.

LE COLONEL. Il va droit à madame de Mélusay et lui baise la main. Il salue respectueusement madame de Fronsac et s'incline à demi devant Hugues.

Je suis bien honoré de mettre aux pieds de madame la surintendante l'hommage de mon respect.

MADAME DE MÉLUSAY.

L'honneur est pour moi, colonel. (Présentant Charlotte.) Ma cousine, la marquise Charlotte de Fronsac... Mon cousin, le vicomte Hugues de Fronsac, chambellan de l'Impératrice...

LE COLONEL.

J'avais reconnu madame au portrait charmant que M. de Mélusay m'avait fait de sa personne. Dès qu'on voit madame, on est à elle.

CHARLOTTE, riant.

Oh !... Vous allez bien vite !... Qui sait si, sous cette enveloppe pour laquelle vous êtes si indulgent, il ne se cache pas une créature acariâtre et insupportable !...

LE COLONEL.

Vous ne le diriez pas, si c'était vrai !

HUGUES.

Voilà qui est finement observé. Une aussi grande

finesse d'observation doit être rare dans l'armée.

LE COLONEL.

Mais... monsieur le chambellan, pour être dans l'armée, on n'a pas besoin d'être un imbécile...

CHARLOTTE.

L'art militaire, sûrement, exerce le coup d'œil.

LE COLONEL.

Cela est si vrai, madame, que tout de suite j'ai vu que vous étiez aussi charmante moralement que physiquement.

MADAME DE MÉLUSAY.

Moi qui connais ma cousine depuis plus longtemps que vous, je vous confirme, colonel, dans cette excellente opinion...

CHARLOTTE.

Colonel! Au moment de votre arrivée, nous parlions de René.

LE COLONEL.

René? connais pas!... Est-ce un officier de la garde?

HUGUES, riant.

René! un officier de la garde!... comme il serait empêtré dans cet uniforme...

LE COLONEL, légèrement froissé.

C'est un uniforme, en effet, qui ne va pas à tout le monde!...

CHARLOTTE.

Colonel, *René* est le titre d'un roman qui a beaucoup de vogue...

LE COLONEL.

Ah! très bien!... s'il ne s'agit que de papier noirci, je n'y connais goutte.

MADAME DE MÉLUSAY.

Si l'auteur vous entendait!

HUGUES.

C'est M. de Châteaubriand!

LE COLONEL.

Un ennemi de l'Empereur, je crois?

CHARLOTTE.

Il est certain qu'au bivouac on n'a pas le temps de lire...

LE COLONEL.

Ce que nous lisons, quand nous avons le temps, ce sont les proclamations de l'empereur et les bulletins de la grande armée : « Soldats, je vais vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde!... » — « Soldats, la patrie a droit d'attendre de vous de grandes choses!... » — « Soldats, vous avez été victorieux dans quatorze batailles rangées et soixante-dix combats!... » « Soldats, songez que, du haut de ces monuments, quarante siècles vous contemplent!. » Les proclamations, je les sais toutes; les bulletins, je les connais tous. Voulez-vous que je vous les récite?... Quant à vos romans de quatre sous...

HUGUES.

Oh! monsieur de Châteaubriand!

LE COLONEL, regardant Hugues.

C'est bon pour les poules mouillées qui se chauffent au coin du feu, pendant que les coqs se battent...

MADAME DE MÉLUSAY.

René est universellement célèbre.

HUGUES.

Toute l'Europe l'a lu...

LE COLONEL.

Il se peut que toute l'Europe ait lu *René* : mais nous, elle nous a vus, l'Europe ! (A part.) Il m'agace ce blanc-bec !

MADAME DE MÉLUSAY.

Colonel,... vous qui avez tant voyagé, vous allez nous dire où vous avez rencontré les plus jolies femmes...

LE COLONEL.

A Saint-Cloud, madame.

MADAME DE MÉLUSAY, après un temps.

Le compliment est galant ! Mais, après Saint-Cloud ? voyons !... Est-ce en Italie, est-ce en Allemagne ?... En Pologne, peut-être... Est-ce que les Polonaises sont aussi jolies qu'on le dit ?...

LE COLONEL.

Mon Dieu, madame, c'est un peu dans tous les pays la même chose... Il y a des jolies femmes, il y en a de laides...

HUGUES.

Des brunes et des blondes, des grasses et des maigres... En campagne, on n'est pas difficile...

LE COLONEL.

C'est ce qui vous trompe, monsieur. Quand...

MADAME DE MÉLUSAY.

Nous allons tout savoir.

LE COLONEL, se reprenant.

Non,... car, depuis un moment, j'ai tout oublié.

CHARLOTTE.

Ma chère cousine, vous en êtes pour vos frais de curiosité indiscrète.

MADAME DE MÉLUSAY.

Alors, je vous laisse, ma chère Charlotte, le soin de confesser le colonel Montcornet... (A Hugues.) Hugues, donnez-moi votre bras jusqu'à la terrasse du bord de l'eau. Laissons se poursuivre la conversation de Vénus et de Mars...

Madame de Mélusay sort au bras de Hugues.

SCÈNE VI

CHARLOTTE, LE COLONEL.

LE COLONEL, à part.

Voilà le moment de charger... En avant!... C'est singulier comme je suis ému... (Il tousse.) Hum! Broum!...

Un petit temps.

CHARLOTTE.

L'Empereur a de l'amitié pour vous, colonel?...

LE COLONEL.

Sa Majesté veut bien m'honorer de son estime. Elleme le prouve, particulièrement aujourd'hui, en

me permettant d'aspirer à... au... à la faveur qui... que... (A part.) Je n'en sortirai pas.

CHARLOTTE, le repêchant.

Vous ne regrettez pas les circonstances imprévues qui nous mettent en présence?

LE COLONEL.

Dites plutôt que ma chance est trop grande, et que, simple colonel de cavalerie, je ne méritais pas tant de bonheur.

CHARLOTTE.

Croyez-vous que je sois bien la femme qu'il vous faut?

LE COLONEL.

Où en trouverai-je une plus belle?

CHARLOTTE, souriant.

En Pologne!

LE COLONEL.

Si j'avais trouvé en Pologne la femme de mes rêves, je l'aurais épousée! L'Empereur qui sait tout, avait deviné mes inclinations et mes goûts, quand il me permit d'aspirer à votre main.

CHARLOTTE.

Vraiment, vous avez de l'inclination pour moi?

LE COLONEL.

Chaque mot qui sort de vos lèvres m'attache plus fermement à vous...

CHARLOTTE.

Je vous l'avoue sans honte : vous ne me déplaisez pas. J'aime les natures fières et les caractères décidés, mais, n'est-ce pas un peu par ordre que vous

me faites la cour? Je tiens à être sûre que, si le hasard nous avait réunis, vous auriez eu les mêmes sentiments pour moi.

LE COLONEL.

Je n'ai qu'une crainte, c'est que vous ne me jugiez pas digne de vous.

CHARLOTTE.

Pourquoi?

LE COLONEL.

Mon Dieu! Je puis bien vous l'avouer. Je manquais un peu de confiance au moment de me présenter. Je craignais de vous trouver hautaine... Vous pouviez avoir des préjugés, que sais-je? Mon nom pouvait vous sembler trop roturier. Une marquise de Fronsac...

CHARLOTTE.

Vous vous trompiez, colonel. Je n'aurai nul préjugé à vaincre pour devenir la comtesse Montcornet.

LE COLONEL.

Ah! Madame, je sais bien que ce titre de comtesse est peu de chose pour vous; mais, soyez tranquille, que nous ayons seulement deux ou trois ans de guerre encore, et je jure de vous mettre sur la tête une couronne de duchesse.

CHARLOTTE.

Qu'importe! Votre jeune gloire peut se passer de parchemins. Dans la hiérarchie que les femmes conçoivent, les nobles passent après les héros et vous êtes un héros.

LE COLONEL, souriant.

Comme tant d'autres.

CHARLOTTE.

Plus que d'autres, je le sais! Mes aïeux qui furent tous de vaillants soldats ne vous renieraient pas, j'en suis sûre, et je pourrai rentrer fièrement, à votre bras, dans ce vieux domaine de ma famille que l'Empereur va me rendre et que je n'ai pas revu depuis mon enfance...

LE COLONEL.

Madame, je serai trop heureux de vous suivre au bout monde...

CHARLOTTE.

Nous n'irons pas si loin... dans les Vosges, seulement.

LE COLONEL, surpris.

Vous êtes du pays vosgien?

CHARLOTTE.

Vous ne le saviez pas?

LE COLONEL.

Je ne m'en doutais pas... C'est curieux...

CHARLOTTE

Pourquoi?

LE COLONEL.

C'est que je suis vosgien, moi aussi.

CHARLOTTE.

Vous voyez que nous devions nous retrouver... En pleines Vosges, à quelques lieues de Dieuze!

LE COLONEL.

A quelques lieues de Dieuze! C'e t trop fort!

CHARLOTTE.

Le Château de Hautmont!...

LE COLONEL.

Hautmont! Vous êtes de Hautmont?

CHARLOTTE.

Oui... Et vous?

LE COLONEL, d'une voix émue.

En effet, Charlotte de Hautmont!... vous êtes partie en décembre 92...

CHARLOTTE.

Vous le saviez?...

LE COLONEL.

Je ne savais pas que mademoiselle de Hautmont fût devenue la marquise de Fronsac, et je ne vous avais pas reconnue... Vous étiez si jeune!...

CHARLOTTE.

Vous m'avez donc connue?

LE COLONEL, se remettant de son émotion peu à peu.

Oui... nous sommes d'anciennes connaissances!... Je vous ai vue (Il fait un geste.) haute comme cela, et je n'étais guère plus grand que vous!

CHARLOTTE.

Expliquez-vous?

LE COLONEL.

Vous ne vous rappelez pas le petit Jacques?...

CHARLOTTE.

Quel petit Jacques?...

LE COLONEL.

Le fils de votre fermier de Romilly.

CHARLOTTE.

Ah! oui!... un gamin très décidé qui me dénichait de nids d'oiseaux...

LE COLONEL.

Vous l'avez dit...

CHARLOTTE.

Mais ce gamin était marmiton... à la cuisine!

LE COLONEL.

Tout juste...

CHARLOTTE.

Et alors... ce marmiton?

LE COLONEL, très fier.

C'était moi!

CHARLOTTE, décontenancée.

Ce n'est pas possible!

LE COLONEL.

C'est tout à fait certain, au contraire.

CHARLOTTE.

Jacques, le petit marmiton de chez nous!...

LE COLONEL.

Lui-même!... Vous vous souvenez, maintenant.

CHARLOTTE, décontenancée.

En effet... Je me rappelle très bien... Je vous vois... ou plutôt je le vois, lui, le petit Jacques... Je le vois très nettement, avec une veste blanche, un tablier blanc retroussé, une toque de toile blanche... Quelquefois, quand j'allais à la cuisine pour chercher mon goûter, qui n'arrivait jamais assez vite, il était aux prises avec les bassines de cuivre. Manette, la vieille cuisinière l'appelait gâte-sauce... c'était vous!...

LE COLONEL, toujours très fier.

Oui, lorsque votre père a quitté la France, en vous emmenant, le gâte-sauce était resté inoccupé. Toutes

les bassines avaient été enlevées de sa cuisine, et vous n'étiez plus là pour lui demander des nids de pinsons. Un jour, un régiment de hussards passa au village. Le gâte-sauce aperçut dans une voiture du régiment une trompette. Il demanda au cavalier la permission d'en jouer un peu. Et voilà le gâte-sauce se promenant sur la route en faisant un bruit d'enfer. « Veux-tu la garder? » dit un capitaine au gâte-sauce qui répondit: « Oui, certes, je veux la garder. » — « Mais il faudra partir avec nous. » Et, le soir-même, après avoir embrassé les parents qui pleuraient, le gâte-sauce partit... C'est lui qui sonna la charge à Fleurus, si bravement, paraît-il, qu'on le nomma brigadier sur le champ de bataille. Le petit trompette de Fleurus, le gâte-sauce de Hautmont, est aujourd'hui le colonel Montcornet. Demain, il sera comte de l'Empire et, puisque vous y consentez, l'époux de la plus adorable châtelaine des Vosges... Trouvez-vous que votre petit marmiton ait fait son chemin?...

CHARLOTTE.

En effet, c'est à ne pas y croire!...

LE COLONEL.

Sans tous ces événements. je serais peut-être en train, à l'heure qu'il est, de gâter une de vos sauces... Est-ce assez drôle?...

CHARLOTTE.

Très drôle!...

LE COLONEL.

Comme vous dites cela!... Est-ce que l'aventure ne vous fait pas rire?

CHARLOTTE.

Si! Si! Marmiton!... gâte-sauce!... Colonel!... Comte de l'Empire!... Quel bizarre mélange!...

LE COLONEL, riant.

Bah! ce n'est pas plus bizarre que de voir le fils de l'aubergiste Murat grand duc de Berg, le maréchal Augereau, fils d'une fruitière, duc de Castiglione, et le maréchal Ney, ancien tonnelier, duc d'Elchingen... Pour moi, je me vante de n'avoir pas tout à fait oublié ce que m'apprit jadis votre cuisinière, la vieille Manette; je suis sûr que, dans toute la Grande Armée, il n'y a pas un officier qui sache rôtir un poulet aussi bien que moi.

CHARLOTTE.

Est-ce qu'on sait, à Saint-Cloud, que vous avez commencé de cette façon?

LE COLONEL.

Certainement, on le sait...

CHARLOTTE, dépitée.

Ah!... Vous êtes bien sûr d'avoir été marmiton chez mon père?...

LE COLONEL.

Ai-je l'air d'un homme qui rêve?

CHARLOTTE.

C'était donc bien nécessaire que vous fussiez... marmiton?... Vos parents n'avaient-ils pas trouvé pour vous un autre emploi?

LE COLONEL.

Mes parents étaient pauvres et, lorsqu'ils avaient acquitté leur redevance au château, il ne leur restait pas grand'chose. Quand ils n'eurent plus ni à me nourrir, ni à me loger, ni à me vêtir, ce fut un gros soulagement pour eux!

CHARLOTTE.

Marmiton! marmiton!...

LE COLONEL.

J'aurai un vif plaisir, je vous l'avoue, à revoir ma cuisine!... On ne l'a pas démolie, au moins?

CHARLOTTE.

Je ne sais pas...

LE COLONEL.

C'est vrai! Vous n'êtes pas retournée à Hautmont, pas plus que moi... Nous irons la revoir ensemble...

CHARLOTTE.

Rien ne presse...

LE COLONEL.

Vous sembliez avoir tant de hâte de faire ce voyage.

CHARLOTTE.

C'est que je réfléchis.

LE COLONEL.

Vous avez changé d'avis... parce que... j'ai été... parce que je vous ai dit...

CHARLOTTE.

Il y a bien encore à Hautmont des habitants qui nous ont connus tous deux, alors que mon père était leur seigneur à tous... Quand ils vous reverront, ils vous acclameront, ils fêteront le petit Jacques parti marmiton et revenu colonel... Mais moi.. quelle figure ferai-je à votre bras? Ne se moqueront-ils pas, entre eux, de la fille de leur ancien châtelain?...

LE COLONEL, froissé, mais se contenant.

En effet, eux aussi, m'ont connu marmiton, avec un bonnet de toile blanche et un tablier taché... Vous rougiriez de moi?...

CHARLOTTE.

Non, non... Je ne dis pas cela...

LE COLONEL.

Mais, vous le pensez... Vous voyez que vous avez plus de préjugés que vous ne disiez...

CHARLOTTE.

Mais non, je vous jure que non... je ne vous fais pas reproche d'avoir été marmiton, ce n'est pas votre faute... mais que ne le fûtes-vous à cinq cents lieues des Vosges et non devant moi... chez moi...

LE COLONEL.

Qu'importe ?

CHARLOTTE.

Il importe beaucoup... Je vous ai vu autrefois... Vous me rappelez maintenant des images que j'avais oubliées... Tout à l'heure, vous étiez pour moi le brillant colonel que je me représentais chargeant à la tête de ses soldats, maintenant, j'ai beau faire, je vous revois... je vous revois... autrement.

LE COLONEL.

Devant mes fourneaux, n'est-ce pas ?... Vous ne me le pardonnez pas...

CHARLOTTE.

Je n'ai rien à vous pardonner... mais...

LE COLONEL.

Mais l'orgueil de votre caste se révolte en vous.

CHARLOTTE.

Je vous assure...

LE COLONEL, ironique, se montrant de plus en plus froissé.

Je ne vous en veux pas... votre sentiment est si na-

turel, madame; je sens moi-même combien je suis indigne de la faveur à laquelle j'osais aspirer...

CHARLOTTE.

Mon estime pour vous n'a pas diminué...

LE COLONEL.

Votre estime?... Tout à l'heure j'espérais davantage...

CHARLOTTE.

Ne désespérez pas encore. Laissez-moi réfléchir. Je m'habituerai peut-être à cette idée. Je tâcherai de la chasser de mon souvenir.

LE COLONEL.

Non, non, le sacrifice serait trop grand pour vous!

CHARLOTTE.

Vous m'en voulez, colonel, vous êtes injuste..... je vous assure que sans cette révélation inattendue j'aurais été heureuse... Donnez-moi quelques jours...

LE COLONEL.

Ce serait prolonger inutilement votre embarras. Permettez-moi de prendre immédiatement congé de vous pour toujours. (Avec fermeté.) Il ne me reste plus qu'à présenter mes devoirs à madame de Mélusay... et je pars... Adieu, madame...

Il sort.

CHARLOTTE.

Il s'en va.... je l'ai blessé.... mais aussi, il est bien susceptible !... pourquoi a-t-il été marmiton ? Et comment ce marmiton a-t-il pu devenir un si bel officier ?...

SCÈNE VII

CHARLOTTE, MADAME DE MÉLUSAY, HUGUES.

MADAME DE MÉLUSAY.

Seule ?

HUGUES.

Quelle mine déconfite, ma cousine !.. Où est l'homme au grand sabre, le colonel Barbe-Bleue?

CHARLOTTE.

Dans un instant, il viendra vous faire ses adieux et nous ne le reverrons plus...

HUGUES.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

MADAME DE MÉLUSAY.

Vous l'avez trouvé trop brutal... Je vous l'avais dit...

HUGUES.

Son plumet n'est pas assez grand, peut-être.

CHARLOTTE.

Le colonel Montcornet renonce à ma main...

MADAME DE MÉLUSAY.

Pourquoi ? que s'est-il passé ?

CHARLOTTE.

Il s'est passé...

MADAME DE MÉLUSAY.

Quoi donc ?

CHARLOTTE.

Le colonel Montcornet...

HUGUES.

Eh ! bien ?

CHARLOTTE.

Est un ancien marmiton.

MADAME DE MÉLUSAY.

Marmiton !.. Oh ! que c'est drôle !

Elle rit.

HUGUES.

Barbe-bleue était marmiton. Et où cela ? aux Frères Provençaux, ou chez Véry ?...

CHARLOTTE.

Si c'était là, encore !.. A Hautmont, dans notre château, chez mon père... Je l'ai vu.

HUGUES.

C'est amusant comme tout, cette histoire !.. Vous savez, ils sont tous comme cela, à la Cour de l'Empereur !

MADAME DE MÉLUSAY.

Ainsi, vous auriez un mari qui saurait faire la cuisine.

HUGUES.

Quel est son principal talent ? les ragoûts ou les plats sucrés ?

MADAME DE MÉLUSAY.

Voilà des choses qu'on n'aurait jamais vues avant la Révolution !...

HUGUES.

Le blason du comte Montcornet ne sera pas diffi-

cile à constituer : champ de carottes sur fond d'artichaut...

MADAME DE MÉLUSAY.

Qui sert bien un *dîner* n'a pas besoin d'aïeux.

HUGUES.

Je me demandais aussi pourquoi il avait un si grand sabre, c'est une broche...

CHARLOTTE.

Riez ! riez ! Le pauvre garçon, ce n'est pas sa faute après tout. Moi, je n'ai pas envie de rire... Votre Empereur ne me pardonnera pas d'avoir refusé pour mari l'un de ses plus brillants officiers. Il me réexpédiera en Allemagne où j'ai passé de si longues et de si dures années !... Dieu sait ce que j'y deviendrai... Cuisinière peut-être à mon tour !... Il avait bien besoin de me raconter son histoire.

MADAME DE MÉLUSAY.

C'est la manie des hommes parvenus et des femmes tombées.

HUGUES.

Taisons-nous !... Il revient !

CHARLOTTE.

Je préfère ne pas le revoir...

MADAME DE MÉLUSAY.

Moi aussi !... Hugues, vous lui direz que notre cousine s'est trouvée souffrante, et que je suis auprès d'elle.

HUGUES.

C'est cela !... C'est cela !... (Elles sortent.) Marmiton !... Quelle cour ! quelle cour !.. et dire que je suis le chambellan de toute cette racaille. Pauvre France !

SCÈNE VIII

HUGUES, LE COLONEL.

LE COLONEL, entre.

Personne?

HUGUES.

Il y a moi... colonel.

LE COLONEL.

Pardon, monsieur! Je ne vous avais pas aperçu.

HUGUES.

Ma cousine, la marquise de Fronsac, née de Hautmont, de Hautmont en Lorraine, dans les Vosges...

LE COLONEL, à part.

Pourquoi me donne-t-il tous ces renseignements?

HUGUES.

S'est trouvée un peu souffrante... après son entrevue avec vous. Elle s'est retirée dans sa chambre. Mon autre cousine, madame de Mélusay, née du Plessis-Fronsac, lui donne des soins. Ces dames m'ont prié de les excuser auprès de vous.

LE COLONEL

Je ne les reverrai pas?

HUGUES.

Je ne crois pas...

LE COLONEL.

Ces dames vous l'ont dit?...

HUGUES.

Oui.

LE COLONEL.

Et vous vous êtes chargé de cette commission ? C'est juste ! cela doit rentrer dans vos fonctions, monsieur le chambellan, comme de faire la lecture aux dames et de porter leurs lettres.

HUGUES.

Tout le monde ne peut pas porter les plats !

LE COLONEL.

Ah !... Vous avez raison !... Mais moi je saurai mieux servir un plat que porter une lettre... Et si vous le voulez, je vais vous en servir un de ma façon, de l'autre côté de ce mur que nous voyons... là-bas !...

HUGUES.

Monsieur !...

LE COLONEL.

Vous comprenez que je peux permettre à une femme de dédaigner son ancien marmiton. Mais je n'aurai pas la même condescendance pour un homme ; vous avez eu tort de m'échauffer les oreilles, monsieur, car je vais en représailles vous couper l'une des vôtres tout au moins !

HUGUES.

Il faudra que je m'y prête... bien qu'il soit pénible pour un gentilhomme de croisser le fer avec un ancien manant.

LE COLONEL.

Je ne sais pas qui de nous deux, monsieur, déroge plus, le soldat de l'Empereur ou le domestique de l'Impératrice.

HUGUES.

En voilà assez, monsieur ! Dans cinq minutes je serai à vos ordres.

LE COLONEL.

Ne me faites pas attendre... je suis impatient de vous passer mon épée au travers du corps...

HUGUES.

Une épée?... votre broche!

LE COLONEL.

Tant d'esprit mérite récompense... Je vous donne cinq minutes de plus pour faire votre testament. (Salue.) Monsieur!

HUGUES.

Monsieur!

Le colonel sort.

SCÈNE IX

HUGUES, seul un instant, puis MADAME DE MÉLUSAY.

HUGUES.

Avez-vous vu cette impudence?... Me provoquer, moi!... moi, qui, il y a vingt ans, l'aurais fait fustiger ou pendre... Il est dur de se battre avec un ancien marmiton... Un mot à ma cousine... en cas d'accident... (Il écrit.) D'autant plus qu'il est solide, le vilain!... Il faut que la vieille noblesse donne une leçon à cette soldatesque éhontée... il est fort au sabre, mais à l'épée, je dois être plus fort que lui... Il fait bien chaud pour se battre...

MADAME DE MÉLUSAY, entre.

Le marmiton est parti?

HUGUES, cache la lettre.

Oui, il est parti. Permettez-moi de prendre congé de vous, ma belle cousine.

MADAME DE MÉLUSAY

Vous sortez ? Qu'y a-t-il ?

HUGUES.

Rien, rien, rien... à bientôt...

MADAME DE MÉLUSAY.

Hugues, je veux savoir où vous allez.

HUGUES.

Un rendez-vous urgent !

MADAME DE MÉLUSAY.

Dites-moi où vous allez.

HUGUES.

Je n'en ai pas le droit.

MADAME DE MÉLUSAY

Vous courez un danger, je le sens, je le vois.

HUGUES.

Mon Dieu, ce n'est pas si grave que vous croyez.

MADAME DE MÉLUSAY.

C'est donc grave, cependant. Je devine... Hugues, vous allez vous battre...

HUGUES.

Je ne vous l'ai pas dit.

MADAME DE MÉLUSAY.

Avec le colonel? grand Dieu!... Mais il va vous couper en deux!

HUGUES.

Il me l'a fait prévoir.

MADAME DE MÉLUSAY.

Il est très fort. Il a abattu d'un seul coup deux uhlans!

HUGUES.

Deux uhlans d'un seul coup? Il est encore plus fort que je ne croyais.

MADAME DE MÉLUSAY.

Ce duel est impossible, je ne veux pas qu'il ait lieu... Hugues, mon cher enfant!

HUGUES.

Adieu, ma chère cousine... ou plutôt au revoir... laissez-moi baiser votre main... une fois encore... Vous me reverrez... priez pour moi...

Il sort.

MADAME DE MÉLUSAY, tombe atterrée sur un fauteuil.

Il est parti!... il va mourir!... c'est fini!... Je ne le reverrai plus!... Mais c'est Charlotte qui est la cause de ce duel... Elle peut l'empêcher... elle seule... Il faut qu'elle l'empêche...

Elle sonne. — Julie paraît.

MADAME DE MÉLUSAY.

Julie, dites à madame de Fronsac que j'ai à lui parler tout de suite.

Julie sort.

MADAME DE MÉLUSAY.

Si Charlotte avait accepté la main de ce colonel, tout cela ne serait pas arrivé... Pourquoi l'a-t-elle refusée? Elle est vraiment bien difficile!

Entrée de Charlotte.

SCÈNE X

MADAME DE MÉLUSAY, CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

Qu'y a-t-il, ma chère cousine? Vous paraissez bouleversée!

MADAME DE MÉLUSAY.

Bouleversée!... Je suis anéantie!... je n'existe plus! je suis morte!

CHARLOTTE.

Oh! mon Dieu! tant que cela!

MADAME DE MÉLUSAY.

Hugues se bat!...

CHARLOTTE.

Lui! et avec qui?

MADAME DE MÉLUSAY.

Avec le colonel Montcornet...

CHARLOTTE.

Le pauvre petit! Le colonel n'en fera qu'une bouchée...

MADAME DE MÉLUSAY.

Vous ne paraissez pas émue de cette perspective?

CHARLOTTE.

Mais si!... mais si!...

MADAME DE MÉLUSAY.

Hugues est notre cousin à toutes deux... Mon mari l'adore!... Si Hugues disparaissait, pendant son ab-

sence, il ne s'en consolerait pas... Quant à moi, si Hugues est tué, je ne lui survivrai pas!...

CHARLOTTE.

Vous l'aimez à ce point?...

MADAME DE MÉLUSAY.

Il est l'agrément de ma vie!... Charlotte, ma chère cousine, vous que j'aime tant, sauvez-le!

CHARLOTTE.

Je le veux bien, mais comment?...

MADAME DE MÉLUSAY.

Vous avez une très grande autorité sur le colonel.

CHARLOTTE.

Moi?

MADAME DE MÉLUSAY.

Décidez-le à renoncer à ce duel.

CHARLOTTE.

Cet homme doit me haïr depuis que j'ai refusé sa main; la querelle qu'il a cherchée à notre cousin est une preuve de sa colère... Il ne m'écoutera pas.

MADAME DE MÉLUSAY.

Pourquoi avez-vous refusé sa main?

CHARLOTTE.

Pourquoi? Vous le savez bien! Vous-même, tout à l'heure vous approuviez ma décision, vous n'avez cessé de me déconseiller une mésalliance!

MADAME DE MÉLUSAY.

Une mésalliance! Comme vous y allez!... Le colonel Montcornet, qui demain sera général.

CHARLOTTE.

Il sera de bien fraîche noblesse!...

MADAME DE MÉLUSAY.

De fraîche noblesse! comme vous en parlez! Noblesse d'épée, comme la nôtre! Il y a du sang sur leurs parchemins! Ce sont des gentilshommes de la baïonnette et du sabre. Ils n'ont pas été aux Croisades... mais ils ont gravé leur nom sur les Pyramides. Le colonel a gravé son nom sur les Pyramides!

CHARLOTTE.

Mais il a été marmiton, marmiton chez mon père, sous mes yeux!...

MADAME DE MÉLUSAY.

Etes-vous sûre qu'il ait été marmiton?

CHARLOTTE.

Il me semble.

MADAME DE MÉLUSAY.

En tous cas, il ne l'est plus. Ah! Si on vous demandait d'épouser un colonel devenu marmiton, je comprendrais votre refus! Mais un marmiton devenu colonel, ce n'est pas la même chose. Vous raisonnez, comme on le faisait avant la Révolution!... C'est drôle, que vous ne vouliez pas comprendre qu'il y a eu une Révolution! Je ne suis pas comme vous... Moi qui vous parle, si je n'étais pas mariée, je l'épouserais, votre colonel Montcornet...

CHARLOTTE, se levant, à mi-voix.

Pour sauver Hugues!... (Un peu hésitante.) Alors si je retirais mon refus, si je rappelais le colonel, vous m'approuveriez?...

MADAME DE MÉLUSAY.

Si je vous approuverais!... Je proclamerais que

vous êtes la femme la plus intelligente de l'Empire... comme vous en êtes la plus belle!...

CHARLOTTE.

Vous ne croiriez pas que je déroge?... Vous n'auriez point pitié de mon nouveau blason? champ de carottes... sur...

MADAME DE MÉLUSAY.

De quoi parlez-vous là!... Un blason, sur lequel on lit Austerlitz et Iéna!

CHARLOTTE.

Eh! bien!... soit!... essayons!

MADAME DE MÉLUSAY.

Oh! merci!

CHARLOTTE.

Réussirai-je? Je l'ai froissé.

MADAME DE MÉLUSAY.

Il vous adore!... Il ne saurait vous désobéir.

CHARLOTTE

Les hommes ne se gênent pas pour désobéir aux femmes.

MADAME DE MÉLUSAY.

Pas les militaires! Charlotte, vous me sauvez la vie. (Elle regarde dans le jardin.) Mon Dieu!

CHARLOTTE.

Quoi donc?

MADAME DE MÉLUSAY.

Léonidas!... là!... Il porte deux épées!... Il faut l'appeler!... Léonidas!... monsieur Léonidas?...

SCÈNE XI

Les Mêmes, LÉONIDAS.

LÉONIDAS.

Madame!

MADAME DE MÉLUSAY.

C'est pour le duel?

LÉONIDAS.

C'est pas pour cueillir des noisettes!...

MADAME DE MÉLUSAY.

(A part.) Quelle brute!... (Haut.) Mon bon ami, courez auprès de votre chef.

LÉONIDAS.

Pourquoi faire?

MADAME DE MÉLUSAY.

Vous lui direz qu'avant de partir, il vienne parler à madame de Fronsac... elle veut lui parler tout de suite.

LÉONIDAS.

Il ne viendra pas... Il bout, mon colonel, il bout.

MADAME DE MÉLUSAY.

Il le faut, allez vite...

LÉONIDAS.

Moi, je suis bien sûr que le colonel ne reviendra qu'après : Une... deux... Crac!...

SCÈNE XII

MADAME DE MÉLUSAY, CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

Je vais essayer, ma chère cousine, de faire ce que vous me demandez. Je vous promets d'user de toute mon éloquence!...

MADAME DE MÉLUSAY.

Dites-lui seulement que vous consentez à l'épouser! Il ne songera plus à se battre!

CHARLOTTE.

Croyez-vous?

MADAME DE MÉLUSAY.

J'en suis sûre... Ma vie est entre vos mains!

Elle sort.

SCÈNE XIII

CHARLOTTE, puis LE COLONEL.

CHARLOTTE.

Pauvre femme!... eh! eh! on a donc le cœur tendre, ma chère cousine!... Allons... il faut bien faire quelque chose pour les siens...

LE COLONEL.

Léonidas me dit, madame, que vous me demandez...

CHARLOTTE.

Léonidas a dit vrai. Je viens d'apprendre que vous allez vous battre...

LE COLONEL.

Oui, madame, et jamais je ne me serai battu avec un aussi vif plaisir...

CHARLOTTE.

Parce que ?

LE COLONEL.

Je ne serai pas fâché de montrer à ce petit monsieur comment se battent les officiers de l'empereur... On se moque de nous, on nous raille, on nous traite volontiers de parvenus, de soudards, de traîneurs de sabre, de mal appris... Cela se peut. Nous ne saurions pas évidemment, tirer une belle révérence dans un salon, mais pour tirer une épée du fourreau sur le terrain et en transpercer l'adversaire, nous sommes peut-être un peu plus forts que les chambellans des boudoirs.

CHARLOTTE.

Vous savez que votre adversaire est mon cousin.

LE COLONEL.

Il doit à cette considération de n'avoir pas été giflé tout à l'heure...

CHARLOTTE.

Je vous remercie... Mais je voudrais que la même considération vous fît renoncer à ce duel.

LE COLONEL.

Renoncer à ce duel! Vous n'y songez pas. J'ai été offensé! On s'est moqué de moi !... Tant pis pour les railleurs! Mon épée est au clair : qui s'y voulût frotter s'y piquera...

CHARLOTTE.

Si je vous le demandais instamment!

LE COLONEL, froidement.

Alors j'y consentirais... à la condition que ce freluquet... que monsieur votre cousin me fît des excuses aussi plates que publiques...

CHARLOTTE.

Un Fronsac ne fait pas d'excuses...

LE COLONEL.

Ce serait donc à moi d'en faire?

Charlotte ne répond pas.

LE COLONEL, après un petit temps.

Vous voyez bien qu'il faut que nous nous battions.

CHARLOTTE.

Alors, vous êtes sans pitié?

LE COLONEL.

Mon Dieu! madame, nous autres soldats, qui avons traversé l'Europe au galop de charge, nous ne possédons guère, en ce bas monde, que notre honneur et notre épée. Quand notre honneur est atteint, c'est à notre épée de le venger.

CHARLOTTE.

Epargnez au moins ce jeune homme que vous ne connaissiez pas tout à l'heure, qui n'a pas, comme vous, l'habitude des combats et des camps, qui n'a pas mesuré la portée de ses paroles...

LE COLONEL, avec âpreté.

Vous l'aimez donc bien?

CHARLOTTE.

Moi? A quoi pensez-vous?... C'est ma cousine qui...

Elle s'arrête brusquement.

LE COLONEL.

Ah! c'est madame la surintendante qui s'intéresse à ce jeune homme...

CHARLOTTE, sèchement.

Il est son parent!

LE COLONEL.

Et, après avoir refusé de me recevoir...

CHARLOTTE.

Elle a voulu vous éviter un entretien pénible...

LE COLONEL.

Quelle délicatesse !...

CHARLOTTE.

Sans doute! Vous m'aviez quittée brusquement sans motif...

LE COLONEL

Sans motif, moi ?

CHARLOTTE.

Avec une susceptibilité que rien ne justifiait.

LE COLONEL.

Après ce que vous m'aviez dit!...

CHARLOTTE.

Vous vous êtes emporté...

LE COLONEL.

Moi ?

CHARLOTTE.

Vous avez refusé de m'écouter...

LE COLONEL.

Moi ?

CHARLOTTE.

Vous m'avez offensée...

LE COLONEL.

Moi? mille tonnerres!...

CHARLOTTE.

Et maintenant vous jurez !...

LE COLONEL, après un temps, très penaud.

Pardon, madame.

CHARLOTTE, à part.

Je le tiens! (Haut.) Au reste, ce n'est pas de tout cela qu'il s'agit, mais de votre duel. Je veux obtenir de vous l'assurance que vous ne tuerez pas M. de Fronsac.

LE COLONEL, avec douceur. A partir d'ici son ton change, il est dompté.

Pourquoi le défendez-vous avec cette émotion, avec cette chaleur?...

CHARLOTTE.

Parce que je ne veux pas que le sang d'un homme coule à cause de moi.

LE COLONEL.

Ce n'est pas à cause de vous...

CHARLOTTE.

Vous ne le jureriez pas...

LE COLONEL.

Ah! pourquoi vous ai-je revue?...

CHARLOTTE, un temps.

Pour devenir aussi bon que vous êtes brave... Je vous demande, je vous prie d'épargner votre adversaire.

LE COLONEL.

Je pourrais aussi me laisser tuer par lui, ne pas me défendre, m'offrir à ses coups? Voulez-vous cela?

CHARLOTTE.

Non, non, je ne veux pas!

LE COLONEL.

En quoi ma vie vous intéresse-t-elle? Moi, je n'y tiens plus guère maintenant. J'étais décidé à en faire le sacrifice!...

CHARLOTTE.

Qui vous parle de cela?... Je veux que vous viviez, au contraire, que vous viviez heureux.

LE COLONEL.

Je ne pourrais plus vivre heureux... sans vous.

CHARLOTTE.

C'est de la folie! vous me connaissez à peine depuis une heure, vous ne pourriez être inconsolable de me perdre... Demain, vous m'aurez oubliée...

LE COLONEL, grave et ému.

Vous vous trompez, madame... tout à l'heure, pendant que votre imagination faisait revivre le petit marmiton de jadis, la mienne évoquait la jeune fille, la petite fille que vous étiez alors et qui promettait déjà de devenir la femme accomplie que vous êtes aujourd'hui. Je me rappelais votre bonté, votre bonne grâce, votre sourire... et toute l'admiration que vous m'inspiriez à moi qui vous contemplait de si loin, de si bas. Les plus doux souvenirs de mon enfance se réveillaient dans mon cœur. Je sentais que je vous avais toujours adorée. Il me semblait que la Providence, en mettant votre main dans la mienne, réa-

lisait par un miracle le premier et le plus beau rêve de ma vie... N'en parlons plus. C'était un rêve.

CHARLOTTE.

Pourquoi donc? la Providence ne demande qu'à le réaliser, c'est vous qui vous y refusez...

LE COLONEL.

Vous parlez sérieusement?

CHARLOTTE.

A-t-on jamais vu pareille défiance?...

LE COLONEL.

Mais tout à l'heure...

CHARLOTTE.

Tout à l'heure, je vous ai dit que j'avais besoin de réfléchir, de me consulter, d'interroger...

LE COLONEL.

Et maintenant?

CHARLOTTE.

J'ai réfléchi. (Elle lui tend la main.) Nous partirons ensemble pour Hautmont, si vous le voulez... quand vous voudrez... Nous reverrons la cuisine où vous m'avez connue enfant. Et c'est votre servante qui fera des crêpes au colonel Montcornet, pour le remercier de celles que le petit Jacques faisait autrefois pour mademoiselle de Hautmont... Etes-vous content, maintenant?...

LE COLONEL.

Je massacrerais l'univers plutôt que de mourir...

CHARLOTTE.

Massacrez l'univers, si vous voulez... mais épargnez mon cousin...

LE COLONEL.

A quel doigt voulez-vous que je le pique?

CHARLOTTE.

Au plus petit !...

LE COLONEL.

Dans dix minutes ce sera fait !...

CHARLOTTE.

Vous êtes plus docile que je ne croyais... (Le colonel sort.) Il part... Mon Dieu ! S'il allait lui arriver malheur !... Hugues est si maladroit !... C'est moi qui suis inquiète à présent !...

Entre madame de Mélusay.

SCÈNE XIV

MADAME DE MÉLUSAY, CHARLOTTE.

MADAME DE MÉLUSAY.

Eh bien? (Silence de Charlotte.) Ils vont se battre?

CHARLOTTE.

Oui !

MADAME DE MÉLUSAY.

Je suis perdue !

Elle s'affale dans un fauteuil.

CHARLOTTE.

Ma cousine, ma cousine...

MADAME DE MÉLUSAY.

Laissez-moi ! Vous n'êtes plus ma cousine !... Je vous hais !

CHARLOTTE.

Mais, je vous asure, ma chère cousine, qu'il ne lui fera pas de mal.

MADAME DE MÉLUSAY.

Bien vrai ?

CHARLOTTE.

Il m'a donné sa parole.

MADAME DE MÉLUSAY, avec joie.

Alors, c'est le colonel qui sera tué !...

CHARLOTTE.

Vous le sacrifiez facilement !...

MADAME DE MÉLUSAY.

Vous comprenez que je tiens plus à Hugues qu'à votre colonel !...

CHARLOTTE.

Certainement : mais moi, je tiens un peu au colonel !...

MADAME DE MÉLUSAY.

Il n'en manque pas de colonels !...

CHARLOTTE.

De Hugues non plus !...

MADAME DE MÉLUSAY.

Vous n'avez pas le sentiment de la famille... (Après un temps.) Ils n'en finissent plus... ils ne reviennent pas... Voilà un siècle qu'ils sont partis... ah !...

Elle pousse un cri.

CHARLOTTE.

Quoi donc ?

MADAME DE MÉLUSAY.

Il m'a semblé qu'une lame d'épée s'enfonçait dans ma poitrine!...

CHARLOTTE, sonnant Julie.

Mais vous n'avez rien, je vous assure.

MADAME DE MÉLUSAY.

Si! Si!... Hugues est tué!... Hugues est mort... Et je ne lui survivrai pas. (Levant les bras vers le portrait de son mari.) Ah! mon pauvre mari, que de cadavres vous allez retrouver à votre arrivée!...

SCÈNE XV

LES MÊMES, LE COLONEL, HUGUES, LÉONIDAS.

Le colonel et Hugues entrent en se tenant par le bras. Derrière eux, Léonidas portant les épées.

LE COLONEL.

Je vous assure qu'avec le contre de quarte...

MADAME DE MÉLUSAY.

Vivant... il est vivant!...

CHARLOTTE.

Je vous l'avais bien dit.

MADAME DE MÉLUSAY.

Je respire!... (Elle s'affaisse dans une bergère... on l'entoure.) Ce n'est rien... l'émotion... je vais mieux...

HUGUES, fièrement.

Ah ! cousine, on sait bien tenir l'epée dans l'armée française... (Charlotte remercie d'un geste le colonel)... et je ne suis pas une mazette, moi, n'est-ce pas, colonel?

LE COLONEL.

Non, certes... j'ai eu du mal à me défendre...

HUGUES, à madame de Mélusay.

Vous l'entendez?

MADAME DE MÉLUSAY.

Enfin, vous voilà, c'est l'essentiel, bien vivant! bien intact...

HUGUES, avec fierté.

Ah ! ce fut un beau duel, cousine... A la première reprise, j'attaque en quarte, (Il refait en parlant les mouvements.) je fais un coupé sur un dégagement, je me fends, le colonel pare, et toc, mon épée tombe à terre... Je la ramasse, j'attaque en tierce, un dégagement, un coupé, je me fends, un contre, et toc, toc, mon épée est de nouveau à terre. Alors, avec une courtoisie digne d'un gentilhomme du grand siècle le colonel la ramasse lui-même et me la tend en disant : Je vous demande pardon, monsieur, de vous avoir désarmé, mais vous maniez l'épée avec une telle maîtrise que je n'ai pas eu le choix de la parade. J'ai répondu aussitôt...

LE COLONEL.

Avec une présence d'esprit admirable...

HUGUES, très fier.

« Monsieur, un pareil compliment venant d'un homme de guerre, tel que vous, ne peut m'être que fort agréable!... On eût pu se croire à Fontenoy! »

LE COLONEL.

Après ces mots, une explication était facile : M. de Fronsac qui a le courage du soldat s'il n'en porte pas l'uniforme; nous étions faits pour nous entendre. Je lui ai tendu la main avec plaisir...

HUGUES.

Et je l'ai serrée avec effusion.

Il serre la main du colonel.

LÉONIDAS.

Ça, un duel, allons donc ! ces femmes vont me gâter mon colonel ! elles vont le gâter !

LE COLONEL, à madame de Mélusay.

M. de Fronsac est aussi brave que spirituel, madame...

MADAME DE MÉLUSAY.

Et vous colonel, vous êtes aussi spirituel que brave. (Plus bas de façon à n'être point entendue de Hugues.) Je vous remercie, au nom de ma famille... d'avoir épargné à mon cousin toute blessure, même d'amour-propre. Vous avez mérité une récompense...

Elle met la main du colonel dans celle de Charlotte.

LÉONIDAS.

Vive la garde ! Vive l'Empereur !...

LE COLONEL, avec un ton de commandement.

Léonidas !

Léonidas rectifie la position.

CHARLOTTE.

Pourquoi ne serait-il pas joyeux comme nous ? (Au colonel.) Etes-vous heureux, maintenant ?

LE COLONEL.

Je vous aime...

CHARLOTTE, riant.

Soldat ! on est content de vous !

Rideau.

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2601
D332M5
1904

Aderer, Adolphe
1807 [i.e. Mille huit cents sept] comédie en un acte

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 25 04 15 006 5